Adieu (III)

Kawkab al-Sharq (Hadith al-Massa), 7 novembre 1933.

Un adieu qui remplit les âmes de chagrin, et les cœurs d'affliction — voilà ce que les fils du Caire s'en iront chercher aujourd'hui, en recevant la dépouille de ce grand homme.

Un adieu que les habitants du Caire ne garderont pas pour eux seuls, mais que partageront avec eux tous les Égyptiens — ceux qui auront assisté à la cérémonie et ceux qui n'y auront pas assisté, ceux qui se seront rendus à la tombe et ceux qui ne s'y seront pas rendus ; car Adly n'est pas le fils du Caire seul, mais le fils de toute l'Égypte, et le malheur que constitue la perte d'Adly n'est pas réservé à telle catégorie de gens plutôt qu'à telle autre, mais est général, universel, profond, d'une portée qui atteint tous les cœurs.

Adly fut fidèle et sincère envers tous les Égyptiens, et il n'est donc pas étonnant que tous les Égyptiens soient à leur tour fidèles et sincères envers Adly. Il leur donna un amour véritable, les conseilla de tout le conseil en son pouvoir, et se conduisit parmi eux comme un homme qui ne met jamais rien à l'égal de la vérité, qui ne s'écarte du devoir d'une largeur de doigt, et qui ne préfère jamais, au droit de la nation, quelque pouvoir que ce soit, aussi grand soit-il, quelque rang que ce soit, aussi élevé soit-il, quelque faveur que ce soit, aussi douce soit-elle. C'est son droit sur eux — bien plus, c'est leur propre devoir envers eux-mêmes — de le recevoir, de l'accompagner, et de lui faire leurs adieux, le cœur débordant d'amour pour lui et de chagrin pour lui, de fidélité envers sa mémoire immortelle et de vénération envers sa grande gloire.

Combien féconde est cette heure que l'homme noble passe à accompagner l'homme noble, heure emplie de ces sentiments nobles et purs qui élèvent l'homme au-dessus de cette vie passagère et fugace vers une autre vie, fixe et durable, toute d'honneur et de noblesse, toute de fidélité et d'amour, toute d'élévation vers l'idéal suprême et de détachement des petitesses des choses.

Une vie où l'âme se purifie de ses souillures, où elle s'affranchit de ses soucis, où elle en vient à croire, sincère et véridique, à cette vérité que l'on présente aux hommes, et qu'ils professent en apparence tout en s'en détournant au fond d'eux-mêmes : à savoir que la mort est certaine, et que la vie est vanité si elle n'est pas tout entière consacrée au bien,

chemin vers la vertu, voie vers la bienfaisance, et prélude à ce souvenir immortel que proclament les langues des hommes, dépeignant des cœurs satisfaits et des âmes tranquilles, et traçant pour les vivants un modèle digne et un bel exemple.

Oui, féconde est bien cette heure que l'homme noble passe à accompagner l'homme noble ; elle contient en elle l'avertissement et la leçon, et cette réflexion pure et sans tache à laquelle ne s'attache aucun péché de la vie, et que ses querelles ne corrompent pas, mais qui s'élève au-dessus du péché et de la querelle, et rappelle à tous les hommes qu'ils sont égaux devant cette mort à laquelle on ne peut se soustraire ni échapper, et que, puisqu'ils aboutissent tous en fin de compte à une même destination, où ils ne diffèrent point, quelles que soient par ailleurs les différences de leurs milieux, de leurs fortunes et de leurs rangs, combien il leur conviendrait de s'appliquer sérieusement à réaliser l'égalité entre eux, durant ce bref et étroit espace de temps qu'ils passent depuis le commencement de la vie jusqu'à ce qu'ils arrivent enfin à la mort.

Féconde et éloquente est bien cette heure que l'homme noble passe à accompagner l'homme noble ; car elle lui rappelle — bien plus, elle lui remplit le cœur de — cette vérité dont il se détourne chaque fois qu'il ne pense pas à la mort : à savoir que cette inégalité entre les hommes en matière de droits, née de leur inégalité en richesse ou en rang, est fausse, dépourvue de tout bien, et une vaine fabrication sans fondement ; car les hommes ne diffèrent que par leurs actes, et par ce qu'ils offrent de bonnes œuvres à eux-mêmes, à leurs peuples et à l'humanité.

Grands sont ceux qui meurent après avoir été satisfaits des hommes, et dont les hommes furent satisfaits ; petits sont ceux qui meurent après avoir répudié les hommes, et avoir été répudiés par eux. Grands sont ceux qui meurent, et voici que les yeux pleurent sur eux, et que les cœurs s'affligent pour eux, et que les âmes, de leur perte, restent accablées, luttant contre le désespoir et manquant presque de s'y rendre ; petits sont ceux qui meurent sans qu'on se souvienne d'eux en bien, pour qui nul œil ne verse une larme, pour qui nul cœur ne ressent de chagrin, et pour la perte de qui nulle âme n'éprouve la moindre tristesse, loin s'en faut du désespoir et de l'accablement.

Grands sont ceux qui meurent ; les hommes disent alors : si seulement ils n'étaient pas morts. Petits sont ceux qui meurent ; les hommes disent alors : si seulement ils n'avaient jamais vécu.

Grands, comme Adly, sont ceux que Dieu choisit pour les rapprocher de Lui, de sorte que les hommes s'obstinent à conserver leurs images, vivantes dans les cœurs, leurs statues dressées sur les places publiques, et leur souvenir comme un récit parfumé transmis aux générations ; petits sont ceux qui meurent, et dont les hommes souhaiteraient que le souvenir fût entièrement effacé, et les traces entièrement anéanties, et qu'il ne restât d'eux que ce qui dissuade les hommes du mal et les détourne du méfait et de la commission des péchés.

Féconde est bien cette heure que les Égyptiens passeront aujourd'hui, nobles qu'ils sont, à accompagner Adly aujourd'hui, lui qui fut un homme noble ; car ils se rappelleront, en cette heure, que, quel que soit le mal qui s'abatte sur leur pays, il demeure en lui beaucoup de bien. Adly y était, et il y a en lui des hommes qui ressemblent à Adly, qui, comme Adly, ont un passé pur, qui, comme Adly, ont une conscience nette, en qui, comme en Adly, se trouvent une préférence pour le droit, une aversion pour le faux, un amour de la dignité, une élévation au-dessus de l'avilissement, une vénération pour la patrie, et une répulsion pour tout ce qui lui nuit.

Féconde est cette heure que les Égyptiens passeront aujourd'hui à faire leurs adieux à leur grande perte ; car elle leur rappellera ce vers ancien :

Si des demeures sont peuplées de ceux que je n'aime pas,
les tombeaux, eux, sont peuplés de ceux que j'aime.

Il leur rappellera ces hommes de bien qui ont précédé Adly Pacha dans la demeure de l'éternité ; il leur remplira le cœur d'amour pour lui et pour eux, et de chagrin pour lui et pour eux, et les poussera à suivre son exemple et le leur, et leur apprendra comment mépriser ceux qui vendent l'amour de la patrie, sa dignité, le conseil qu'on lui doit, et l'élévation de leur âme au-dessus des bassesses, pour un prix si faible — cette fortune qui s'épuise, ce rang qui s'évanouit, ce pouvoir avec lequel les jours jouent comme les enfants jouent avec un ballon.

Avance, ô grand homme, vers cette porte qui s'ouvre toute grande pour toi — la porte de la miséricorde de Dieu, qui a embrassé toute chose ; avance, digne après la mort, comme tu fus digne avant la mort ; avance, calme et apaisé, les lèvres souriantes, le cœur empli de joie, la conscience en repos, jusqu'à ce que, approchant de cette porte, la miséricorde de Dieu t'accueille, que les anges de l'éternité t'entourent, et

que tu atteignes ce rang élevé où t'attendent tes amis fidèles et purs — récite-leur le salut de l'Égypte, fort, vrai et sincère, tel qu'elle le ressent à présent, tandis qu'il pénètre jusqu'à ton âme pure depuis les cœurs de ces milliers de gens qui accompagnent ta noble dépouille vers sa dernière demeure.

Avance, ô grand homme ; tu fus heureux dans ta vie de l'amour de ta nation pour toi, et tu es heureux après ta mort du chagrin de ta nation pour toi. Et que pourrait désirer de plus un homme, une fois que Dieu lui a écrit le bonheur dans les deux demeures, et qu'il a réuni autour de lui, vivant, les cœurs de son peuple, et que Dieu a tourné vers lui, mort, la compassion des cœurs de son peuple ?! Avance, ô grand homme, et pleure avec nous — nous, les Égyptiens — sur tant d'hommes qui continuent de vivre, pour qui la mort est en vérité meilleure que ce lourd fardeau qu'ils portent, le fardeau même de la vie.